

Premier Volume

DECEMBRE 1890

Deuxieme Livraison

LE GLANEUR

BOITE POSTALE 55

LÉVIS P. Q.

SOMMAIRE

- Une statue de Louis XIV...PIERRE GEORGES ROY
Le Perche.....BENJAMIN SULTE
A la Vierge Marie.....FRID OLIN
Pensées sur l'automne.....PAUL DURAND
Un poète inconnu.....E. Z. MASSICOTTE
Crescendo.....RENÉ P. LEMAY
La patrie.....RODOLPHE BRUNET
L'architecture.....J. A. CHAUSSÉ
Notre avenir.....EDOUARD S.
Les yeux que j'adore.....MATHIAS FILION
Au couvent.....LUDOVIC
Mémorial nécrologique.....JULES ST-ELME
La boîte mystérieuse.....ZENON PAQUIN

LE GLANEUR

“ C'est une grande anxiété que celle qui s'empare de l'auteur inconnu dont le manuscrit a été adressé au bureau d'une revue pour être examiné et inséré; c'est une grande peur que celle qui l'envahit en songeant au refus probable, ce serait une grande colère qui lui prendrait le cœur s'il savait que son manuscrit n'a pas même été ouvert. On a regardé la signature cela a suffit.

Un novice s'avance dans la lice, il a du souffle, du courage; il chante bien, il dit bien; avec le temps et du travail il peut espérer le succès. Seulement chez lui le talent est un don naturel, sauvage, qui n'a peut-être pas acquis tout le poli, tout le fini qu'une instruction sérieuse peut seule donner. Alors, vite, il faut annihiler l'intrus, on ne regarde pas si la pensée décrite est belle, si le sentiment chanté est beau et élevé; Et donc! c'est un rival, il faut le tuer et le tuer sans délai: On appelle la science à la rescousse, cette science de l'école qui fait plus de pédants que d'hommes de génie, et on égorge le jeune homme avec une cheville, un hiatus, une mauvaise rime, une faute de français, ou une phrase mal construite.”

Aussi, il n'est pas étonnant que tant de jeunes gens qui ont des talents réels pour la littérature abandonnent une carrière qu'on leur fait si ingrate.

Notre but est de réagir contre cette injustice envers les jeunes. Le GLANEUR est une tribune où tous les talents littéraires auront accès.

Outre plusieurs de nos meilleurs écrivains qui nous ont promis leur concours, nous comptons déjà au nombre de nos collaborateurs près d'une cinquantaine d'écrivains de talent, nos littérateurs de demain, et tous les jours de nouveaux adhérents viennent renforcer nos rangs.

Que tous les jeunes qui se sentent la vocation littéraire deviennent les collaborateurs du GLANEUR; ils seront les bienvenus.

Le GLANEUR paraît tous les mois par fascicule de trente deux pages formant à la fin de l'année un volume de près de quatre cents pages de littérature canadienne.

Le prix de l'abonnement est de \$1 par année, invariablement payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année et les années d'abonnement commencent et finissent avec la publication de chaque volume. Ceux qui prennent des abonnements dans le cours de la publication d'un volume reçoivent toutes les livraisons déjà parues de ce volume.

Toutes correspondances concernant l'administration ou la rédaction doivent être adressées au directeur de la revue, Pierre Georges Roy, boîte postale 55, Lévis.

UNE STATUE DE LOUIS XIV A QUÉBEC EN 1687

(Pour le GLANEUR)

Louis XIV, le roi soleil, a eu sa statue sur le vieux rocher de Québec.

Aucun historien québecquois, croyons-nous, n'a encore signalé ce fait à ceux qui aiment à connaître toutes les particularités de l'histoire de la vieille capitale.

L'autre jour, en faisant quelques recherches dans les archives de la province de Québec confiées aux soins vigilants de M. Eudore Evanturel, l'auteur bien connu des *Premières poésies*, le passage suivant du procès-verbal d'une assemblée du conseil souverain de Québec a attiré mon attention :

Du Mercredi vingt six feurier 1687.

Le conseil assemblé auquel assistoient
Monsieur l'Intendant

Maistres

Charles le Gardeur de Tilly

Mathieu Damours Dechaufour

Nicolas Dupont de Neuville

Jean Baptiste Depeiras

Charles Denis de Vitré

Et Claude de Bermen de la Martiniere Coners
Veu par le conseil Le proces criminel fait par le
Lieutenant General en la preuosté de cette Ville,

à la Requête de Joseph petit Bruno, Et Simon Jarent Marchands en la Ville des Trois Riuieres, demandeurs Et accusateurs en cas de Meurtre commis en la personne d'Henry Petit Marchand bourgeois de Paris frere du dit Bruno Et beau frere du dit Jarent, Le substitut du procureur general du Róy en lad. preuoste joint, Allencontre de Jean Gaultier dit La Rouche Taillandier en cette ville, accusé d'auoir tiré vn coup de fusil dont led. Henry Petit auroit Esté blessé Et est ensuite decédédé. Sentence du dit Lieutenant General du dix huit decembre dernier, par laquelle led. Gaultier est déclaré deuëment atteint et conuaincu d'auoir le jour que le *buste de sa Majesté fut Esleué a la basse ville de Quebec a la place publique*, tiré le coup de fusil dont led. deffunt fut blessé à mort.....”

Louis XIV étant la *majesté* régnante en 1787, le buste *esleué à la basse ville de Québec* était donc celui de ce grand roi.

Nos antiquaires pourraient-ils nous donner quelques détails sur ce buste ? Sur quelle place publique était-il ? A quelle occasion fut-il élevé ? Qu'est-il devenu ? Ce sont là autant de recherches pour nos chercheurs.

Qui relève le gant ?

PIERRE GEORGES ROY

LE PERCHE

(Pour le GLANEUR)

Il s'est formé un cercle d'amateurs qui commence à publier des documents relatifs à l'histoire de la province du Perche, la même d'où sont venus les premiers cultivateurs du Canada, c'est-à-dire ceux de la côte de Beaupré, tels que les Bédard, Morin, Ardouin, Badeaux, Forget, Giffard, Boucher, Cloutier, Giroux, Guyon (Dion), Drouin, Bigot, Maheux, Poulin, Poisson, Godé, Pinguet, Hayot, Drouet, Gagnon, Gadois, Mauger, Paradis, Négrier, Boulé, Robin, Dodier, Tavernier, Malet, Dupont, Lemaine.

Ceux de nos amateurs d'histoire qui désireraient souscrire à cette publication, peuvent s'adresser au docteur N. E. Dionne, du *Courrier du Canada*, ou à moi-même. Il en coûte un peu moins de deux piastres par année.

Les écrivains du Canada sont admis à titre de collaborateurs; bien entendu, il devront parler des familles issues du Perche dont l'histoire leur est familière.

Ce rapprochement entre les hommes instruits de la province du seigneur de Beauport et les Canadiens d'à présent qui se livrent à l'étude de nos premières et plus anciennes paroisses, est de toute nouveauté. Cette fois, la France

vient à nous ; elle demande que nous répondions au désir qu'elle éprouve de savoir ce que sont devenus ses enfants. Hé ! mère longtemps oublieuse, vos fils ont prospéré ici ; je vous les présente « comme une armée rangée en bataille » tant ils sont nombreux.

Il y a une dizaine d'années, M. le juge Turgeon, de Mortagne, Perche, me demandait si les archives du Canada indiquaient ce qu'est devenu Charles Turgeon parti pour la Nouvelle-France vers le milieu du dix septième siècle. Je lui répondis que la descendance de son parent est légion chez nous et compte, et a compté dans ses rangs des hommes de toutes les classes : avocats, cultivateurs, pilotes, notaires, marchands, industriels, prêtres, marguilliers, évêque, journalistes, etc.

Nous pouvons répondre de même sur l'énoncé de la plupart des noms des gens du Perche établis en Canada.

Voici un vaste champs d'étude qui s'ouvre aux passionnés de notre histoire intime—et cette histoire intime est presque tout pour chacun de nous. Exploitez-le, jeunes écrivains, vous en tirerez plaisir pour vous et gloire pour le pays.

Les Percherons ont été relativement au Canada ce que les Francs ont été à la France : un petit groupe d'hommes solides marquant de

son empreinte tout nouvel arrivant et créant
l'esprit indomptable des Normands sur les bords
du grand fleuve dont ils s'étaient fait une patrie.
Qu'on les révère et que l'on parle d'eux—voilà le
devoir des Canadiens-Français.

BENJAMIN SULTE

A LA VIERGE MARIE !

(*Pour le GLANEUR*)

O ma mère du ciel, ô muse que j'implore,
Les accents de mon luth sont bien faibles encore
Pour chanter Jésus-Christ !

Mais si vous me guidez, si votre voix m'inspire,
Si vos chants maternels ont passé par ma lyre,
Ah ! j'aurai bien écrit !

Quand Jésus, votre fils, à la foule en démence
Apparut glorieux et qu'un concours immense
En chantant l'acclamait ;
Quand le peuple perfide éclatait d'allégresse,
Dites-nous quel penser de joie ou de tristesse
Mère, vous animait.

Lorsqu'Israël, ingrat ! parachevant son crime,
Fit souffrir et mourir l'innocente victime
En d'horribles tourments,
Inspirez mes accents que je dise, ô Marie,
Tous les maux qu'a soufferts votre âme endolorie,
En ces affreux moments !

Quand le Christ triompha de la tombe profonde,
Lorsqu'ayant tout souffert pour le salut du monde,
De tout il fut vainqueur ;
Que je dise comment l'angoisse maternelle
Fit place, dès ce jour, à la joie éternelle
Au fond de votre cœur !

FRID-OLIN

NOTE.—On sera indulgent pour la témérité enthousiaste des jeunes. C'est dans cette pensée que je me permets d'offrir au GLANEUR la primeur d'un essai de poème sur le grand drame chrétien, la passion de Notre Seigneur Jesus-Christ!

PENSÉES SUR L'AUTOMNE

(Pour le GLANEUR)

Un vent glacial souffle avec violence sur la campagne, et emporte dans un tourbillon les feuilles jaunies qui jonchent la terre.

Les arbres, dépouillés de leurs plus beaux ornements, présentent un bien douloureux spectacle ; un ciel gris et monotone ajoute à la tristesse de la nature.

Plus de zéphyrs, plus de mélodies dans les bocages, plus de ces parfums qu'exhalent les roses, plus de ces bosquets au doux ombrage, plus de ces promenades en canot sur le lac, alors que le soleil jette ses derniers rayons et que la nuit, drapée de son sombre manteau, monte à l'horizon, partout la solitude, partout le calme,

partout l'ennui et la souffrance. C'est l'automne !

L'influence de la nature sur le cœur de l'homme est grande, et selon que celle-là semble partager la joie ou la douleur, celui-ci jouit ou souffre.

L'automne, plus peut-être que tout autre saison, a la puissance de produire chez l'âme humaine un sentiment indéfinissable de tristesse, une sorte d'abandon à la solitude.

Pourquoi ? Parcequ'il est l'expression véritable du caractère de la vie humaine, c'est-à-dire l'expression de l'ennui.

La nature, en ce temps de l'année, quittant à regrets ces magnifiques parures qu'elle étalait avec tant d'orgueil lors des beaux jours de l'été, semble pleurer en silence et attendre, triste et résignée, le linceuil qui bientôt la couvrira.

N'avons-nous pas le même sort ? Est-ce que notre vie si courte, si bientôt passée, n'a pas la mort pour terme ? A chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde, nous marchons vers le lieu où blanchiront nos ossements ! Nous avons beau regarder en arrière, nous avons beau vouloir nous arrêter aux fleurs odorantes qui bordent le chemin de la vie, une force invincible nous pousse en avant, c'est-à-dire vers la tombe !

Une année et la vie humaine ont plus d'une ressemblance ; le printemps, c'est l'enfance ; l'été, c'est l'âge mûr ; l'automne, c'est la vieillesse ; l'hiver c'est la mort !

A chaque automne l'année semble agoniser dans les bras du Temps ; ce sont les dernières lueurs du soleil couchant, ce sont les paroles sublimes et inspirées du poète mourant, ce sont ces pleurs déchirants, cette immense douleur, ces terribles souffrances qui précèdent la mort !

L'automne nous avertit de la rapidité de la vie ; les années, comme les hommes, naissent, passent et se remplacent ; ce qui est passé devient oublié, et ce qui est avenir devient mystère !

L'homme, malgré son attachement réel aux souvenirs, semble chercher à connaître ce qu'il sera demain, ce que le futur lui réserve de douloureux ou de joyeux.

L'automne nous dit que nous sommes ici-bas que pour un temps passager, et c'est à nous donc de profiter de cet avertissement.

Comme cette année qui déjà bientôt va disparaître dans l'abîme du passé, nous serons un jour au seuil de l'Eternité, et la mort nous en ouvrira les portes.

PAUL DURAND.

UN POÈTE INCONNU

(Pour le GLANEUR)

Pendant que j'étais en villégiature à Sainte-Anne de la Pérade, il y a deux ans, la maîtresse de pension où je me trouvais, sachant que j'étais

Bouquineur, m'apporta un jour un manuscrit qu'elle avait trouvé dans un vieux coffre laissé par un pensionnaire *en rupture de paiement*, comme elle disait.

Ma curiosité étant éveillée, je feuilletai page par page le cahier en question. Il ne contenait que des romances démodées. Cependant deux choses attirèrent mon attention et j'en pris une copie.

Sur le verso de la couverture se trouvaient deux inscriptions dans l'ordre suivant :

15 Décembre 1874

Demoiselle Joséphine God... t

13 Janvier 1874

Honoré Ang... Pointe Lévis

Temps mémorable

Ces deux dates, ces deux noms m'avaient lancé dans un abîme de réflexion dont je fus tiré en apercevant une poésie canadienne inédite (je le crois du moins) et sans signature.

Malgré les fautes, malgré la versification plus ou moins bonne, je la lue et relue avec plaisir. J'y trouvais une certaine naïveté jointe à une certaine saveur de terroir qui n'était pas sans charme. Je résolus alors de ne pas laisser moisir dans l'ombre cette inspiration d'un poète probablement inculte, mais des circonstances me firent oublier mon projet et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis le mettre à exécution. Il

n'aura certes rien perdu par ce retard car, j'en suis persuadé, les lecteurs du **GLANEUR** le liront avec tout l'intérêt qu'ont pour eux les choses du passé.

Voyez :

L'HEUREUX CANADIEN

De loin je vois la cime
O mont charmant
O toi fleuve sublime
Beau Saint Laurent.

Tu es trois fois béni,
Cher à mon cœur,
Canada ma patrie,
Salut, bonheur.

Mes vœux, je réitère
Pour mes amis,
Pour cette bonne mère,
Que je chérie.

Ah ! que je l'aime encore !
Les blancs cheveux
Pour moi donc vont éclore
Des jours heureux.

Enfin notre navire
Touche le port
Quels sentiments
Des doux transports.

Ah! oui, c'est bien Marie
Qui nous guida
Je revois ma Patrie
Mon Canada.

L'auteur me semble être un de nos braves
marins, joyeux de revenir au pays et qui occu-
pait ses loisirs en faisant des rimes.

E. Z. MASSICOTTE

CRESCENDO

A MELLE ***

(Pour le GLANEUR)

Vous êtes jeune fille
Allez au gré de vos amours.
C'est le temps où l'on brille,
Le temps où l'on est gai toujours.

Quand vous serez épouse
Un rêve dira tous les soirs
A votre âme jalouse
La douce chanson des espoirs.

Et quand vous serez mère
Vous aurez des transports brulants
De voir votre chaumière
Joyeuse, au bruit de vos enfants.

Quand viendra la vieillesse
Il faudra rester au logis
Où vous direz sans cesse
Des chants aux fils de votre fils.

RENÉ P. LEMAY

LA PATRIE

(*Pour le GLANEUR*)

Dieu en jetant l'homme dans le tourbillon du monde lui met, dans le cœur, un amour aussi incompréhensible que sublime pour le coin de terre qui le voit grandir.

Chaque être qui naît vient au monde pour servir deux causes sacrées : Dieu et la Patrie. Mais ces deux grands noms semblent toujours s'unir et fraterniser ensemble par le mystère divin de leur expression !

C'est la patrie qui dans la solennité de ses fêtes fait vibrer l'enthousiasme de nos âmes, c'est la patrie qui fait battre nos cœurs de cet amour national si grand et si sublime, c'est la patrie cet étendard vainqueur qui flotte triomphalement sur la citadelle victorieuse du pays, c'est la patrie ce drapeau vaincu, troué de balles, qu'un ennemi emporte dans ses rangs tout maculé du sang de ses courageux défenseurs c'est,

la patrie cette terre que nous aimons, c'est la patrie cet air embaumé que nous respirons, c'est la patrie cet amour inné et profond que nous avons pour les lieux de notre enfance, c'est la patrie tout ce qui nous fait vivre, parfois heureux et contents, sous le ciel qui nous est familier.

C'est Dieu qui a fait la Patrie, mais c'est la Patrie qui a enfanté les peuples et les nations.

Les hommes de l'antiquité élevaient le premier des autels à la patrie, et c'était elle qui leur dictait ce qu'ils avaient de plus sacré à faire, dans la famille, dans l'état, au moment du péril, comme dans la victoire, c'est-à-dire : leur *devoir* !

La patrie ! c'était la seule chose que les Romains ces fameux et terribles guerriers craignaient, aimaient et vénéraient.

C'est la patrie qui a enfanté la vertu des Brutus, c'est au nom de la patrie que sont tombés les tyrans oppresseurs de leur pays, c'est pour la patrie que tant de magnanimes héros sont morts, c'était pour elle qu'on voulait la liberté, et que drapé dans les plis de son glorieux étendard on mourait content d'avoir fait son devoir.

C'était pour la patrie qu'Eustache de St. Pierre, riche et heureux, offrait sa fortune et sa vie.

Ah Patrie ! patrie glorieuse et divine ! combien de héros tu as créés, combien de courages sont éclos à ton nom, combien de magnanimes

défenseurs ton amour a fait surgir, combien d'hommes illustres sont morts pour ta cause sacrée ?

Seul le temps peut lire dans les annales des dix-huit siècles et demi, témoins oculaires des nobles figures de tous les patriotes qui ont passé sur la terre, en courant vers un but inévitable mais caché dans un mystère.

La mort a fauché bien des vies, bien des existences, bien des peuples ; cependant sa lame se fut ébréchée si elle eût osé frapper sur le diamant indestructible du patriotisme.

“ Tout passe ”, dit-on mais l'amour de la patrie ne passe pas ; de père en fils, de génération en génération on se transmet les glorieuses traditions de la patrie et tous les cœurs battent à ce nom *inoubliable*.

La patrie ce n'est pas notre père ou notre mère, mais c'est quelque chose de plus que cela ; car on a vu bien des hommes généreux aimer mieux sacrifier un parent pour sauver la patrie.

Personne n'ignore que Guillaume Tell forcé de perdre sa ville natale ou de risquer la vie de son fils unique, l'offrit en holocauste à sa patrie ; mais ce grand cœur n'eût qu'à se réjouir d'un tel dévouement, car Dieu veillait sur la vie du fils d'un tel homme !

Mais la patrie, c'est le mobile puissant qui faisait chanter au milieu des tortures et des supplices les plus atroces ces pauvres sauvages des

solitudes de la vaste Amérique ; c'était pour leur patrie qu'ils montraient ce courage aussi singulier qu'admirable lorsqu'on inventait pour leur mort tout ce que la cruauté la plus raffinée peut imaginer de plus souffrant. Ils mouraient seuls, isolés des leurs, ces pauvres enfants du désert, mais ils rendaient le dernier soupir contents parcequ'ils s'offraient comme des victimes pour la gloire de leur patrie.

De pareils dévouements ne peuvent éclore que pour une cause bien sainte, bien grande et bien divine !

C'est que l'homme quelque'il soit se sent entraîner à aimer, à vénérer ce que nous appelons la Patrie, mais ce dont nous ne pouvons jamais exprimer toute la grandeur et toute la majesté.

Les âmes les plus insensibles aiment leur pays ; il ne serait pas pétri de la même pâte que ses semblables celui qui renierait sa patrie pour un sol nouveau et étranger.

Nous l'aimons de toutes les forces de notre âme ce coin de terre qui nous a vu naître.

Loin de la patrie, on ne peut vivre heureux ; car une certaine tristesse empreinte de mélancolie hante toujours l'exilé.

Il est vrai qu'ici-bas le bonheur n'est qu'un vain nom, c'est le qualificatif d'une vie idéale que nous rêvons sans jamais pouvoir l'atteindre ; mais une vie ne se passe pas sans une heure de félicité, sans un rayon de bonheur. C'est bien

court, mais c'est une consolation suprême qu'une bonté supérieure nous accorde.

Or, ces trop courts instants on ne les peut bien goûter que sur le sol de son pays, car la patrie seule sourit à l'homme, comme seuls les rayons du soleil peuvent donner à la terre sa splendeur naturelle.

La patrie doit être la chose la plus chère à l'homme après Dieu, mais comme la raison et le sentiment doivent marcher ensemble ne les oublions jamais et ne démentons pas l'amour et la vénération de dix-neuf siècles de progrès.

La Patrie c'est la plus belle création de Dieu après l'homme, et elle est tellement liée à ce dernier qu'il ne peut vivre longtemps éloigné d'elle.

Ah! noble patrie! accepte nos hommages, toi pour qui l'on meurt content, toi à qui l'on donne avec joie jusqu'à la dernière goutte de son sang, toi qui enfante les dévouements les plus merveilleux et les plus sublimes, oui toi glorieuse patrie!

RODOLPHE BRUNET

L'ARCHITECTURE

(Pour le GLANEUR)

Il n'y a pas de profession qui touche de plus près à l'art que celle de l'architecte ; et de fait, l'architecture, dans sa plus haute expression est véritablement un grand art qui a fourni au monde de grands artistes. Parmi les merveilles de l'art ancien on compte les ruines du Parthénon à Athènes dont la colonnade en marbre blanc offre le modèle le plus parfait pour la pureté des lignes, l'harmonie des contours et la justesse des proportions, de tout ce que l'antiquité nous a laissé de monuments.

Les grands architectes ont toujours été classés parmi les artistes qui ont fait honneur à leur temps, et si les noms de la plupart des architectes qui ont au moyen âge destiné les plans des merveilles gothiques dont se couvrait l'Europe, sont restés inconnus, ceux de la renaissance en Italie comme en France, appartiennent à l'histoire. Michel Ange lui-même n'a pas dédaigné d'achever l'œuvre de St-Pierre de Rome, laissé inachevée par la mort du Bramante ; le cavalier Bernini, a signé de splendides monuments ; en France Puget, Le Nôtre, Mignard, etc, sont illustres au même titre que les Poussin, les Coypel, les sculpteurs et les peintres qui ornaient leurs ouvrages.

Mais si l'architecture est un art, qui doit par conséquent beaucoup au génie personnel de l'homme et à la richesse de son imagination, elle

est aussi une science, une science mathématique qui exige des connaissances utiles et variées. Les anciens faisaient tout grand, et leurs énormes voûtes s'arcboutaient sur des pilliers monstres qu'aidaient au besoin d'épais contreforts. Plus tard on a cherché l'élégance, de sveltes colonnettes réunies en faisceaux et répondant aux voussures des voûtes en ogive, soutenaient les chapiteaux ; malgré leur élégance et leur semblante ténuité, étaient solides et résistants.

La hardiesse des architectes alla jusqu'à bâtir, pour ainsi dire dans le vide ; Michel Ange a pris le Panthéon d'Agrippa, vaste rotonde au centre évidé dont les assises reposent sur le sol, et il a placé une coupole de mêmes proportions, pareillement évidée au centre, à 200 pieds du sol, sur quatre arches en plein cintre dont les bases reposent sur la saillie des chapiteaux des quatre pilliers immenses qui entourent l'abside de la basilique de St Pierre à Rome.

Evidemment Michel-Ange connaissait les lois de la résistance des matériaux ; il a su calculer la poussée de cette énorme coupole de pierres et de briques, car depuis 400 ans pas une crevasse ne s'est encore montrée dans son œuvre.

Nous bâtissons aujourd'hui d'une façon moins grandiose et moins coûteuse, le bois et le fer remplacent le marbre et le granit ; mais nos architectes n'en ont pas moins à résoudre à chaque instant des problèmes du même genre.

Les nombreux édifices publics et privés dont Montréal s'enorgueillit sont une preuve que parmi eux on en trouve qui savent, à la fois à la science du calculateur joindre le goût de l'artiste. Un simple coup d'œil sur la rue St-Jacques suffit pour convaincre l'homme le plus mal disposé que nos architectes valent bien ceux que l'on importe des Etats Unis. Voyez par exemple la bâtisse de la "New-York Life" dont l'architecte est américain et comparez-le à la bâtisse voisine, celle de l'"Assurance Imperiale". Comparez cette masse rouge, informe, pesante, percée de trous carrés en guise de fenêtres, à la belle prestance de sa voisine, ses trois colonnades superposées d'ordres divers, commençant par la plus solide et la plus sévère et finissant par le plus élégant et le plus fleuri, etc.

Sans vouloir soulever ici une question de nationalité ne trouvons nous pas chez nos architectes canadiens français plus de goût, plus d'imagination et autant de science que chez leurs collègues de langue anglaise, bien qu'ils n'aient pas aussi souvent que ces derniers l'occasion de donner un corps de brique et de pierre à leurs conceptions? C'est peut-être cependant un préjugé de race, ou bien cela provient de notre tempérament pour qui le beau n'a peut-être pas tout à fait la même forme que pour le tempérament anglais.

Dans tous les cas, Montréal, la ville la mieux bâtie, sans contredit, de toute l'Amérique du Nord est une preuve que nos architectes, canadiens français ou canadiens-irlandais, anglais et écossais valent autant, au moins comme corps, que ceux de toute autre ville, province ou état de ce continent.

J. ALCIDE CHAUSSE

NOTRE AVENIR !

A MON AMI PIERRE BEDARD

(*Pour le GLANEUR*)

Ah !, demain, c'est la grande chose :
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause ;
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

VICTOR HUGO

O mon noble pays, objet de ma tendresse,
Vois ton peuple marcher, le cœur plein d'allégresse
Le fécond sentier, du progrès !
Ah ! ta gloire jamais encore ne fut ternie ;
Mais, hélas ! j'aperçois au loin la jalousie
Contre toi préparant ses traits.

Elle veut démolir ce superbe édifice
De la religion, que par maint sacrifice
Nos aïeux avaient élevé ;

Elle veut enlever nos lois, notre langage,
Ne souffrant même plus, dans sa fureur sauvage,
Que nous marchions le front levé.

Quoi ! notre nation verra sa gloire éteinte ?
Elle ne sera plus libre loyale, et sainte ?
Oh ! non, ce ne sera jamais,
Tant que de notre histoire on relira les pages,
Tant que dans notre cœur, tant que sur ces rivages
Subsistera le nom français.

Oui, luttons : l'avenir doit être notre guide ;
Le passé glorieux nous servira d'égide
Lors de ces sublimes combats ;
Et nous continuerons notre marche ascendante
Sans que pour un instant l'orage ou la tourmente
Jamais puisse arrêter nos pas.

Pour l'amour du pays, ne prêtons pas l'oreille
A celui qui dirait, malveillante corneille,
Notre avenir, c'est d'être anglais !
Avec Dieu pour soutien et la France pour mère,
D'une commune voix nous dirons, je l'espère :
Toujours nous resterons français !

EDOUARD S.

LES YEUX QUE J'ADORE

(*Pour le GLANEUR*)

Ils sont noirs les yeux, les beaux yeux que j'adore.

Noirs comme la poudre qui menace d'éclater, noirs comme le firmament dans les soirs d'orage.

Ils brillent les yeux, les beaux yeux que j'adore.

Ils brillent comme la poudre qui s'enflamme, comme les éclairs de la foudre qui gronde. Quand ils me regardent, ces yeux, je m'incline et je tremble, comme l'esclave sous le regard d'un maître cruel.

Je demande grâce et je crie pitié, je tends les mains et je me traîne à ses pieds pour échapper à la lueur de ses grands yeux noirs.

Les poignards des bravi de Venise se brisent dans la plaie, tuent et ne font pas saigner ; ses yeux plus aigus que les poignards tuent et font pleurer.

Je cherche dans ses yeux un nom exécré, pour lui vouer ma haine et j'y trouve parfois le nom aimé d'un homme que je voudrais déchirer de mes dents.

Ils se ferment ces yeux, ces beaux yeux que j'adore, et le monde est désert. Les hommes deviennent méchants et je les hais. La bise glaciale me bleuit les mains, le soleil est sans rayons et

sans chaleur. La nature devient le chaos, les astres des phares éteints. C'est la nuit pour mon âme, la nuit dans toute son horreur, avec ses fantômes et ses visions étranges, avec un firmament sans lune et sans étoiles.

Ils brillent les yeux, les beaux yeux que j'adore, et l'hiver s'est envolé, et voilà le printemps. La nuit est disparu et voilà le beau soleil, les ténèbres épaisses ont fait place à la lumière. L'univers est repeuplé, le monde est vaste, il est grand. Je donne la main au mendiant en y ajoutant l'aumône, j'embrasse dans une vaste étreinte tous les hommes, je vois tout le monde heureux partageant mon bonheur puisque je vis sous l'éclat de ses yeux, des beaux yeux que j'adore.

Oui le poete l'a dit :

.....La terre est belle et le ciel est superbe
.....Mais quand ton œil reluit,
Quand ton pas gracieux court si léger sur l'herbe,
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit,

Quand brille sous tes cils, comme un feu sous les branches
Ton beau regard terni par de longues douleurs ;
Quand sur les maux passés tout à coup tu te penches
Que tu veux me sourire et qu'il te vient des pleurs ;

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses
Ce que de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un parfum formé du souffle de cent roses
C'est bien plus que la terre et le ciel, c'est l'amour !

L'enfant demande à Dieu chaque matin le pain de la journée ; le riche demande encore des richesses, le pauvre un peu de bonheur dans la chaumière. Les fleurs demandent chaque matin un peu de rosée, le lion le vaste désert et un brillant soleil. Ce que je désire sur cette terre, ô mon Dieu, c'est de toujours vivre sous l'éclat de ses yeux, des beaux yeux que j'adore.

MATHIAS FILION

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE

(Pour le GLANEUR)

Le GLANEUR est encore à son berceau et déjà, tout auprès de lui, il voit s'ouvrir une tombe, celle d'un *jeune*, d'un vaillant au cœur noble, au dévouement sincère, qu'il allait compter au nombre de ses meilleurs amis, de ses plus fidèles protecteurs. C'est un signe de prédestination : car, infailliblement, l'œuvre qui a été enfantée dans la douleur est forte contre les revers subséquents, par le fait même de son origine, et d'autre part, profite mieux des jours de triomphe qui viennent luire, pour avoir connu l'infortune à l'heure de ses débuts.

Aussi est-ce dans les sentiments d'un deuil profond, mais sans découragement aucun, que nous nous inclinons, aujourd'hui, sur ce tertre tout frais, pour y déposer une couronne d'immortelles,

celle de nos regrets sincères, de nos sympathies fraternelles—car, en effet, il n'est peut-être pas, sauf celle de nature, de confraternité plus intime que celle qui se forme entre les amants de la plume, les frères en littérature !

Charles Marie Ducharme, notaire de Montréal, l'un des nôtres, vient de mourir ! Il est mort, comme il venait de s'inscrire dans la phalange que nous tentons de former—jeunes téméraires qu'on nous dira, sans doute—pour attaquer cette forteresse redoutable, l'indifférence littéraire où languit notre cher pays ! Il est mort, notre ami, ne léguant à notre œuvre que son nom, déjà célèbre, avant même que d'avoir pu, terrassé qu'il se trouvait par la maladie cruelle qui paralysait, depuis déjà quelque temps, son énergie ordinaire, avant que d'avoir pu faire bénéficier d'un seul de ses articles, magistralement touchés, le *GLANEUR* dont il saluait, naguère pourtant, avec enthousiasme, la récente apparition, de son lit de mourant !

Nous déplorons bien vivement cette grande perte qui afflige, aujourd'hui, notre premier essor, et cependant nous nous consolons par la pensée que toute cause juste et bonne voit son succès garanti, du jour quelle a eu son premier martyr. Et Ducharme meurt, à vingt-six ans, martyr un peu de la cause littéraire, dont nous sommes fiers de rester ses co-adeptes survivants !

Vingt-six ans, comme c'est jeune pour descendre dans la tombe ! Surtout quand, déjà, on

a eu le talent et le courage d'esquisser le plan d'une vie aussi bien remplie pour le bénéfice de la religion et de la patrie que celle de Ducharme l'aurait été !

Redisons, en deux mots, ce qu'il avait déjà fait. Après un cours d'études brillant chez les pères Jésuites, à Montréal, il s'était fait admettre d'emblée dans la profession du notariat, où il pratiqua, un certain temps, avec plein succès.

A peine émancipé des travaux de l'école, il consacra tous ses loisirs à la littérature. Il paraissait même décidé, depuis ces derniers mois, à en faire une profession, à l'exclusion de toute autre. C'était naïf, dans un pays ingrat comme est le nôtre à cet égard ; mais Ducharme qui avait de l'étoffe et du courage plein le cœur, ne doutait de rien, en fanatique, mais fanatique honnête et pur d'intention, du culte auquel il se vouait !

Les quelque huit années, dans le cours rapide desquelles il avait déjà conquis, de haute lutte, son titre d'écrivain et d'écrivain de mérite, ont vu tomber de sa plume une foule de jolies pièces, prose et poésie. La justesse et l'élégance n'altéraient en rien, chez lui, la fécondité, et comme il serait trop long d'énumérer les meilleures seulement de ses productions, nous renvoyons le lecteur aux recueils où elles sont consignées. Il en a semé un peu partout dans nos revues canadiennes-françaises ; mentionnons entre autres *La Revue Canadienne*, *Le Monde Illus-*

tré, *Le Bazar*, puis *L'Etendard*, *Le National* de Montréal, *l'Etudiant* de Joliette, etc, etc. A voir surtout, nous le recommandons chaleureusement, son volume de mélanges, publié l'an dernier, sous le titre *Ris et Croquis*. Son talent, encore en éclosion, mais déjà très original, s'y révèle tout entier. Ducharme, pour un avenir prochain, nous en promettait d'autres, et il était homme à tenir parole. La mort ne le lui a pas permis. Que celui-là lui serve d'impérissable monument, il en est digne et peut suffire à la tâche !

Du reste, Ducharme laisse de quoi former encore un fort joli volume posthume : espérons que quelqu'un de ses bons amis en tirera parti, la chose, certes, en vaut la peine.

Ce qui distinguait Ducharme prosateur, c'était une finesse de critique, une délicatesse d'analyse, assez rares parmi nos censeurs littéraires du Canada français. Il allait être, avec de la pratique, de première force comme critique de littérature : sa série d'articles dans les premiers numéros du *National*, sur la littérature canadienne durant la dernière décade, et ses dernières chroniques de *l'Etendard* sont là pour corroborer mon témoignage.

Mais Ducharme était un modeste non moins qu'un érudit, et voilà pourquoi il ne s'est pas fait grand bruit autour de son œuvre qui en était digne, pourtant, mieux que bien d'autres qui soulèvent des tonnerres de réclame.

Catholique convaincu, ardent patriote, on sentait toujours, avec plaisir, résonner ferme cette double note dans tous les écrits de Ducharme. Et comme cet humble, ce petit volontaire, avait la plume pour être, au moment voulu, un vigoureux polémiste, on sent que la Religion et la Patrie, en vérité, pouvaient attendre de son dévouement les plus éminents services.

Aujourd'hui ces espérances sont anéanties ; mais l'exemple reste et formera je l'espère, plus d'un imitateur. Tout en pleurant sur ses cendres, prions Dieu qu'il daigne accorder à notre ami la récompense de tous les services qu'il eut rendus à la sainte cause, par le monde, s'il eut vécu cinquante années de plus ?

Quant à nous, du *GLANEUR*, non content d'avoir payé à la mémoire de ce pauvre Ducharme un faible tribut d'amitié reconnaissante nous sollicitons de la famille du défunt, en lui présentant nos plus affectueuses condoléances, l'honneur, de partager avec elle et le poids de l'infortune où le plonge ce décès et aussi l'espoir d'un bonheur prochain et éternel pour la belle âme de celui que nous regrettons ensemble !

JULES SAINT-ELME

AU COUVENT

A MA SOEUR EUGENIE

(Pour le GLANEUR)

Septembre nous vient avertir :
Pour le couvent, tu doit partir,
Seurette aimée !

Vacance, tu vas t'envoler !
Hélas ! de quel nom t'appeler :
Ombre ou fumée ?

Ma sœur, les beaux jours sont finis ;
Des bois les arbres sont jaunis :
Voici l'automne !
Morose, et les larmes aux yeux,
Aux tiens hélas ! fais tes adieux :
Le départ sonne !

Pour toi plus de riant soleil,
De fleurs au calice vermeil,
D'éclats de rire ;
Car on goûte peu de douceurs
Sous l'œil trop vigilant des Sœurs...
(Dois-je le dire !)

Tu regrettes tes chers parents
Et tous ces plaisirs enivrants
De la famille ;
Peut-être aussi, dis le ma sœur,
Celui qui t'entr'ouvrit son cœur
Dans un quadrille !

Mais, quand ces longs mois finiront,
Mettant de côté Cicéron
Ou Démostnes,
Je reviendrai, tout comme toi,
Passer sous notre joyeux toit
Quelques semaines.

En attendant cet heureux jour,
Du fond de ton nouveau séjour,
Pense à ton frère,
Qui voulut—c'est un grand travers!—
Adoucir par de méchants vers.
Ta peine amère !

LUDOVIC

LA BOITE MYSTÉRIEUSE

(Pour le GLANEUR)

Ne vous êtes-vous jamais demandé, amis lecteurs, quel effet a pu produire l'arrivée d'un piano au milieu de braves paysans qui n'en avaient jamais vu ?

Ecoutez-moi bien.

C'était en 18... Dans une cabane bâtie devant une belle maison neuve, un groupe de paysans et de paysannes était réuni, causant à voix basse, nez à nez. De temps en temps, un homme jetait un regard anxieux vers la fenêtre.

—Holà, s'écria-t-il tout-à-coup, qui a-t-il donc devant la maison de M. X ?

Tous accoururent à la fenêtre et virent, à leur grande surprise, devant la maison neuve, une boîte immense. Que pouvait-elle contenir ?

—Une bête inconnu, sans doute, hasarda un paysan.

—Laissez donc, c'est plutôt le diable, fit une vieille, en se signant rapidement.

C'est peut être un malfaiteur qui est caché là dedans, insinua le fripier d'a côté en frissonnant.

—Cela ne m'étonnerait pas, ajouta le mercier, en hochant gravement la tête.

Tout-à-coup le silence se fit dans le noyau de curieux. La porte de la maison d'en face venait de s'ouvrir et un homme armé d'un outil en sortait. C'était M. X qui venait ouvrir la mystérieuse boîte.

Au moment où Vénus vint annoncer l'heure du repos, un son doux et mélancolique, un son inconnu se fit entendre au milieu du silence.

C'était le piano que M. X, artiste de mérite, faisait parler. Je vous assure qu'il y avait bien là de quoi préoccuper les voisins et surtout les voisines. On ne savait que penser de ce bruit étrange. Le pianiste ne prêtait aucune attention aux nombreuses commères qui le poursuivaient de leur curiosité et s'enthousiasmaient de plus en plus devant son nouvel instrument. Pouvait-il soupçonner, en effet, que le piano sur lequel il jouait était la fable du quartier depuis plus de deux heures.

Enfin on eut bientôt le mot de l'énigme. Quelques jeunes gars osèrent pénétrer dans le salon de la maison neuve et se hasardèrent même à toucher l'instrument.

Voyant que cette boîte n'avait ni pattes, ni queue, ni cornes, nos deux jeunes héros s'écrièrent en s'élançant dehors : Venez voir, venez voir, *ce n'est pas mauvais.*

Monsieur X avait compris. Il leur fit signe de s'approcher et leur expliqua tout. Pour le coup c'en était trop : chacun imagina sur l'apparition de cette merveille une histoire à sa fantaisie.

Rien ne pèse tant qu'un secret, a dit Lafontaine. Ceci n'était pas un secret, mais c'était une chose si nouvelle que chacun la raconta à sa manière, engageant tous ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de voir la merveille, de venir au plus tôt vérifier eux-mêmes toute la perfection contenue dans cette boîte.

Le lendemain donc, au petit jour, plusieurs centaines de paysans étrangers attendaient déjà à la porte de la maison de M. X le moment propice pour voir la curiosité. On leur avait raconté des choses tellement impossibles qu'il ne furent que médiocrement surpris à la vue d'un si petit meuble mais tous furent émerveillés de la beauté des sons qu'il rendait. Les commères firent marcher leur langue encore pendant quelques jours, mais à la fin ne pouvant plus rien inventer, elles se turent. Cependant quelques vieilles des vieilles ne pouvaient s'empêcher de faire un signe de croix dès qu'elle entendaient le son du piano : c'était plus fort qu'elles.

ZENON PAQUIN

COLLABORATEURS

MM. ALFRED ALAÏE,	MM. JULES GENDRON,
PIERRE BÉDARD,	GASTON P. LABAT,
CHARLES BOISVERT,	G. E. LANGLOIS,
RODOLPHE BRUNET,	RENÉ P. LEMAY,
J. B. CAQUETTE,	LÉON LORRAIN,
R. CHEVRIER,	E. Z. MASSICOTTE,
J. ALCIDE CHAUSSÉ,	ALFRED MORISSET,
CHS. M. DUCHARME,	SILVY C. REITROF,
PAUL DURAND,	JOSEPH EDMOND ROY,
J. P. V. DU SAULT,	PIERRE GEORGES ROY,
MATHIAS FILION,	DENIS RUTHBAN,
AUGUSTE FORTIER,	JULES SAINT-ELME,
FRID-OLIN,	HECTOR SERVADEC,
LOUIS GAGNÉ,	BENJAMIN SULTE,
JOSEPH GAGNON,	RAOUL DE TILLY,
C. A. GAUVREAU,	J. P. VÉBERT.

CHAUSSE & MESNARD

ARCHITECTES

77, --Rue St-Jacques, --77

MONTREAL, P. Q.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

C. MESNARD

OUVRAGES D'OCCASION

Le premier colon de Lévis par Joseph Edmond Roy	\$ 0 50
Dictionnaire des verbes irréguliers par F. A. Baillargé	.25
L'honorable George Couture par Joseph Edmond Roy	.25
Coups de crayon par F. A. Baillargé	.25
Monseigneur Déziel par Joseph Edmond Roy	.50
Histoire d'un établissement paroissial par T. Provost	.25
L'Ordre de Malte en Amérique par Joseph Edmond Roy	.50
L'Isle Verte par Charles A. Gauvreau	.60
Au royaume du Saguenay par Joseph Edmond Roy	1.00
Premier voyage de Cartier au Canada par Raoul de Tilly	.25
Notre-Dame des Anges, par Joseph Edmond Roy	.25
La nature, la race, la santé par F. A. Baillargé	.15
La réception de M. d'Argenson par Pierre Georges Roy	.25

Adressez vos commandes à l'adresse suivante :

LE GLANBUR

Boite postale 55, LEVIS, P. Q.